L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

NO. XXIV. PHILADELPHIE, 7 JUILLET, 1810. VOL. I.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

CONTINUATION DE LA

LETTRE

Sur l'Esprit et les Dispositions du Gouvernement Français, avec un Aperçu des Taxes et du Systême de Finances de l'Empire Français, par un Américain récemment arrivé d'Europe.—(Un Vol. in-8vo. de 252 pages.)

Nos lecteurs verront sans doute avec intérêt la maniere dont l'auteur exprime la sensation que le mouvement des Espagnols a produite en Angleterre, et l'élan généreux qui, à cette nouvelle, se manifesta dans toutes les classes du peuple anglais. Il ne manque rien à ce morceau pour la vérité des détails, la chaleur du tableau et la vigueur de l'expression, et c'est ici que nous regrettons de ne pouvoir rendre avec exactitude toutes les beautés de l'original.

" J'étais en Angleterre au commencement de la lutte des Espagnols, et je fus témoin des progrès de l'opinion publique en leur faveur, non seulement dans la capitale, mais encore dans tout le pays. Jamais nation n'a présenté un spectacle plus touchant ni plus sublime, n'a déployé une élévation de caractere plus analogue au rang élevé dans lequel la plaçait un événement si inattendu. Quels qu'aient été les calculs d'intérêt qui ont pu occuper les délibérations des ministres, et je suis persuadé qu'ils ne les ont jamais regardés que comme un objet secondaire, rien de semblable ne s'est manifesté dans l'essor spontané de la masse de la nation. Indignation profonde à l'aspect des outrages sans exemple essuyés par la nation espagnole, pitié touchantes pour ses souffrances ; tels furent les sentimens qui alors animerent toutes les classes de ce peuple généreux et magnanime, et qui produisirent un enthousiasme non moins ardent que s'il eut été lui-même la victime. La Reine Elisabeth et ses sujets ne montrerent et n'éprouverent jamais un ressentiment plus vif, lorsque les cours de France et d'Espagne conspirerent à Bayonne pour attaquer et renverser son trône, que celui que les Anglais ont manifesté, à l'aspect des projets semblables, formés dans la même ville, contre l'Espagne, si longtems l'instrument volontaire des complots tramés pour opérer sa destruction.

" L'arrivée des premiers députés des Asturies jeta le pays dans un délire d'espérance et de joie, non pas à raison des avantages que l'Angleterre pouvait attendre du mouvement qui commençait, mais parce qu'un rayon de lumière avait percé

l'obscurité profonde qui enveloppait le continent, et promettait d'éclairer tout l'horizon politique ; et parce qu'enfin on entrevoyait la possibilité de venger les droits de la justice et de l'humanité, sur ce même théâtre où ils avaient été si audacieusement violés et foulés aux pieds. Il y avait dans cette commotion nationale, quelque chose de consolant pour ceux qui apprécient encore la dignité de notre espece, et surtout pour ceux qui, comme moi, n'ayant vu que l'état actuel de l'humanité, auraient pu regarder les actes de dévouement qu'on trouve dans l'histoire des nations comme autant de déclamations fabuleuses, et les modeles qu'elle offre à notre admiration comme des especes de romans philosophiques.

" Les annales du monde nous présentent plusieurs exemples de nations opprimés par des ennemis étrangers ou domestiques, sollicitant des secours de la magnanimité d'un peuple puissant ; ces exemples ne sont nulle part plus frappans que dans les annales de l'Angleterre. Qu'on se rappelle que ce fut Elisabeth qui appelée à faire triompher les droits de la justice, et entourée de sujets qui demandaient à hauts cris son intervention gratuite, fit usage de son pouvoir pour garantir l'indépendance de la Hollande, et arracher les Pays-Bas à la tyrannie désolante du Duc d'Alva ; que Guillaume, devint le seul refuge du Nord de l'Europe, et que, secondé par la généreuse sympathie et les idées libérales de son peuple, fit échouer les projets ambitieux de la France, et rendit l'Angleterre, selon l'expression de M. Burke, l'arbitre de l'Europe et l'ange tutélaire de la race humaine. Mais quelle qu'ait été dans ces deux périodes, son élévation, l'attitude dans laquelle elle se trouva, lorsque, l'Espagne implora pour la premiere fois des secours de sa générosité, fut infiniment plus grande, plus imposante qu'a aucune autre époque de son histoire. La nature de la lutte qu'elle a longtems soutenue, l'état déplorable du continent ; la situation relative dans laquelle l'Espagne se trouvait auparavant avec elle, les griefs et l'état de faiblesse des supplians, l'importance des résultats que l'emploi heureux de ses forces pouvait produire, tout répandait sur cetre conjoncture un intérêt, que jamais aucune vicissitude de fortune, jamais aucun aspect des affaires humaines n'a été capable d'inspirer. Le gouvernement et le peuple luttaient de zèle et de libéralité dans la surabondance de secours qu'ils voulaient prodiguer à la cause espagnole, et ils offraient un tableau que toujours la race humaine aimera à contempler. Je fus témoin de l'effet qu'il produisit sur les députés, qui étaient plutôt accueillis comme des libérateurs que comme des supplians. Souvent ils versaient des larmes de reconnaissance et de joie et ils paraissaient plus affectés par la nature de leur réception, que par la contemplation de cette scene imcomparable de félicité publique et individuelle, de cette vigueur et de cette indépendance de l'esprit national, et de ces institutions morales et politiques qui placent l'Angleterre à une si grande distance des autres nations européennes."

Dans un moment où la Russie va devenir l'objet des attaques immédiates de Bonaparte, qui n'a formé une liaison étroite avec l'Autriche que pour réaliser plus sûrement ses projets contre le Nord, il n'est pas indifférent de connaître ce que l'auteur de la lettre, qui paraît avoir profondément étudié la situation relative de la France et de la Russie, dit des ressources et de la politique de cette derniere puissance. Nous

désirerions sans doute que, malgré ses fautes, ses erreurs et son impardonnable complicité avec l'oppresseur des nations, l'Empereur Alexandre eût plus de moyens réels pour lutter contre lui ; mais nous croyons justes les calculs de l'auteur de la Lettre, et nous pensons avec lui que, depuis un demi-siecle on a beaucoup exagéré les forces d'un empire qui, il y a cent cinquante ans, était peuplé de sauvages et gouverné par des barbares, et dans lequel on remarque à côté des mœurs les plus corrompues, les habitudes les plus anti-sociales ; et à côté des efforts et des succès de la civilisation, tous les usages qu'elle reprouve, et cette servitude des classes inférieures qu'elle tend à détruire quoique le gouvernement russe y puise tous ses moyens militaires.

" Toutes mes recherches, dit l'auteur, pendant mon séjour dans l'étranger sur le véritable caractere et sur le montant des moyens militaires de la Russie, ont fini par me convaincre qu'ils avaient toujours été jugés plus considérables qu'ils ne le sont réellement. Ses moyens maritimes ne sont quasi d'aucun service dans une guerre avec la France, et dans le fait, ils sont totalement nuls pour lui faire une réputation de force sur l'Océan. Une nation qui ne possede aucunes colonies éloignées, qui manque de bons matelots, qui n'a point de pêcheries considérables, et qui ne possede pas une assez grande étendue de côtes pour familiariser ses sujets avec les dangers de l'Océan, ne peut aisément créer une marine, qui puisse la rendre formidable aux autres grands états de l'Europe. Les progrès rapides qu'a faits la Russie depuis le regne de Pierre le Grand, ses victoires sur les Turcs, quoique dues à l'ignorance et à la pusillanimité des généraux Ottomans et à l'insubordination de leurs troupes, ses projets gigantesques d'ambition, et l'immense étendue de son territoire, qui est en réalité, une cause de faiblesse, ont ébloui les yeux des hommes, et fait faire les hyperboles les plus extravagantes sur ses ressources militaires et pécuniaires.

" C'est uniquement sur ces ressources-là qu'il faut qu'elle compte, pour soutenir une lutte avec la France ; et je suis bien convaincu qu'elles ne suffiront pas pour la sauver. J'ai lu avec attention les opinions de ceux qui ont écrit sur l'état de ses finances, et sur son mode de recrutement avant la révolution française ; et lorsque je pense aux difficultés que le gouvernement russe avait à surmonter par rapport à l'un et à l'autre, je suis toujours étonné des efforts qu'il a eu à faire, quoique je les croie fort exagérés. Catherine a toujours cherché à faire illusion au dehors à cet égard par l'audace et l'éclat de ses entreprises : mais ces entreprises exigeaient rarement plus d'une ou deux campagnes ; et encore avec tout le secours d'un pouvoir absolu, elle ne put jamais percevoir un revenu égal à celui des puissances du second rang en Europe. Il fallait qu'elle tirât ses armées de l'intérieur au moyen de levées lentes et pénibles. Ces levées, en affaiblissant la population, opéraient une réaction extrémement funeste sur la prospérité générale d'un pays qui, plus que toute autre, exige une grande économie d'hommes, et qui plus que toute autre a besoin que les bras ne soient pas arrachés à sa laborieuse culture. La force militaire de la Russie était en outre énervée par les séditions répétées de la soldatesque, par la fréquence des conspirations de cour et des commotions populaires ; maux auxquels le gouvernement russe est encore exposé, et qui entraveront tou-

l'obscurité profonde qui enveloppait le continent, et promettait d'éclairer tout l'horizon politique ; et parce qu'enfin on entrevoyait la possibilité de venger les droits de la justice et de l'humanité, sur ce même théâtre où ils avaient été si audacieusement violés et foulés aux pieds. Il y avait dans cette commotion nationale, quelque chose de consolant pour ceux qui apprécient encore la dignité de notre espece, et surtout pour ceux qui, comme moi, n'ayant vu que l'état actuel de l'humanité, auraient pu regarder les actes de dévouement qu'on trouve dans l'histoire des nations comme autant de déclamations fabuleuses, et les modeles qu'elle offre à notre admiration comme des especes de romans philosophiques.

" Les annales du monde nous présentent plusieurs exemples de nations opprimés par des ennemis étrangers ou domestiques, sollicitant des secours de la magnanimité d'un peuple puissant ; ces exemples ne sont nulle part plus frappans que dans les annales de l'Angleterre. Qu'on se rappelle que ce fut Elisabeth qui appelée à faire triompher les droits de la justice, et entourée de sujets qui demandaient à hauts cris son intervention gratuite, fit usage de son pouvoir pour garantir l'indépendance de la Hollande, et arracher les Pays-Bas à la tyrannie désolante du Duc d'Alva ; que Guillaume, devint le seul refuge du Nord de l'Europe, et que, secondé par la généreuse sympathie et les idées libérales de son peuple, fit échouer les projets ambitieux de la France, et rendit l'Angleterre, selon l'expression de M. Burke, l'arbitre de l'Europe et l'ange tutélaire de la race humaine. Mais quelle qu'ait été dans ces deux périodes, son élévation, l'attitude dans laquelle elle se trouva, lorsque, l'Espagne implora pour la premiere fois des secours de sa générosité, fut infiniment plus grande, plus imposante qu'a aucune autre époque de son histoire. La nature de la lutte qu'elle a longtems soutenue, l'état déplorable du continent ; la situation relative dans laquelle l'Espagne se trouvait auparavant avec elle, les griefs et l'état de faiblesse des supplians, l'importance des résultats que l'emploi heureux de ses forces pouvait produire, tout répandait sur cetre conjoncture un intérêt, que jamais aucune vicissitude de fortune, jamais aucun aspect des affaires humaines n'a été capable d'inspirer. Le gouvernement et le peuple luttaient de zèle et de libéralité dans la surabondance de secours qu'ils voulaient prodiguer à la cause espagnole, et ils offraient un tableau que toujours la race humaine aimera à contempler. Je fus témoin de l'effet qu'il produisit sur les députés, qui étaient plutôt accueillis comme des libérateurs que comme des supplians. Souvent ils versaient des larmes de reconnaissance et de joie et ils paraissaient plus affectés par la nature de leur réception, que par la contemplation de cette scene imcomparable de félicité publique et individuelle, de cette vigueur et de cette indépendance de l'esprit national, et de ces institutions morales et politiques qui placent l'Angleterre à une si grande distance des autres nations européennes."

Dans un moment où la Russie va devenir l'objet des attaques immédiates de Bonaparte, qui n'a formé une liaison étroite avec l'Autriche que pour réaliser plus sûrement ses projets contre le Nord, il n'est pas indifférent de connaître ce que l'auteur de la lettre, qui paraît avoir profondément étudié la situation relative de la France et de la Russie, dit des ressources et de la politique de cette derniere puissance. Nous

désirerions sans doute que, malgré ses fautes, ses erreurs et son impardonnable complicité avec l'oppresseur des nations, l'Empereur Alexandre eût plus de moyens réels pour lutter contre lui ; mais nous croyons justes les calculs de l'auteur de la Lettre, et nous pensons avec lui que, depuis un demi-siecle on a beaucoup exagéré les forces d'un empire qui, il y a cent cinquante ans, était peuplé de sauvages et gouverné par des barbares, et dans lequel on remarque à côté des mœurs les plus corrompues, les habitudes les plus anti-sociales ; et à côté des efforts et des succès de la civilisation, tous les usages qu'elle reprouve, et cette servitude des classes inférieures qu'elle tend à détruire quoique le gouvernement russe y puise tous ses moyens militaires.

" Toutes mes recherches, dit l'auteur, pendant mon séjour dans l'étranger sur le véritable caractere et sur le montant des moyens militaires de la Russie, ont fini par me convaincre qu'ils avaient toujours été jugés plus considérables qu'ils ne le sont réellement. Ses moyens maritimes ne sont quasi d'aucun service dans une guerre avec la France, et dans le fait, ils sont totalement nuls pour lui faire une réputation de force sur l'Océan. Une nation qui ne possede aucunes colonies éloignées, qui manque de bons matelots, qui n'a point de pêcheries considérables, et qui ne possede pas une assez grande étendue de côtes pour familiariser ses sujets avec les dangers de l'Océan, ne peut aisément créer une marine, qui puisse la rendre formidable aux autres grands états de l'Europe. Les progrès rapides qu'a faits la Russie depuis le regne de Pierre le Grand, ses victoires sur les Turcs, quoique dues à l'ignorance et à la pusillanimité des généraux Ottomans et à l'insubordination de leurs troupes, ses projets gigantesques d'ambition, et l'immense étendue de son territoire, qui est en réalité, une cause de faiblesse, ont ébloui les yeux des hommes, et fait faire les hyperboles les plus extravagantes sur ses ressources militaires et pécuniaires.

" C'est uniquement sur ces ressources-là qu'il faut qu'elle compte, pour soutenir une lutte avec la France ; et je suis bien convaincu qu'elles ne suffiront pas pour la sauver. J'ai lu avec attention les opinions de ceux qui ont écrit sur l'état de ses finances, et sur son mode de recrutement avant la révolution française ; et lorsque je pense aux difficultés que le gouvernement russe avait à surmonter par rapport à l'un et à l'autre, je suis toujours étonné des efforts qu'il a eu à faire, quoique je les croie fort exagérés. Catherine a toujours cherché à faire illusion au dehors à cet égard par l'audace et l'éclat de ses entreprises : mais ces entreprises exigeaient rarement plus d'une ou deux campagnes ; et encore avec tout le secours d'un pouvoir absolu, elle ne put jamais percevoir un revenu égal à celui des puissances du second rang en Europe. Il fallait qu'elle tirât ses armées de l'intérieur au moyen de levées lentes et pénibles. Ces levées, en affaiblissant la population, opéraient une réaction extrémement funeste sur la prospérité générale d'un pays qui, plus que toute autre, exige une grande économie d'hommes, et qui plus que toute autre a besoin que les bras ne soient pas arrachés à sa laborieuse culture. La force militaire de la Russie était en outre énervée par les séditions répétées de la soldatesque, par la fréquence des conspirations de cour et des commotions populaires ; maux auxquels le gouvernement russe est encore exposé, et qui entraveront tou-

jours l'exécution d'un plan de guerre régulier.

" Le progrès naturel de sa force, l'extension de son commerce, l'expansion des arts de la vie civilisée, et l'amélioration de son système d'administration intérieure depuis trente ans, l'ont certainement placée dans des circonstances plus favorables et augmenté considérablement ses ressources. Mais si on les compare avec celles de la France, on y trouve un déficit irrémédiable. Ses moyens de finance ne peuvent pas d'avantage soutenir la comparaison. Outre que le fait est positif, on se convaincrait encore de cette infériorité par un calcul reconnu par tous les auteurs qui ont écrit sur l'Arithmétique politique : que mille habitans concentrés dans une lieue quarrée, peuvent supporter plus du double des taxes de cinq cens disséminés sur la même surface, et qu'il coûte beaucoup moins de peines et de frais pour leur perception. Le produit de l'industrie privée et du revenu national, même sans différence de sol ni de climat est, dans un espace donné, uniformément dans une proportion plus grande que celle de la population. Je ne pose ce principe qu'afin de faire voir les difficultés que la Russie doit éprouver dans ses affaires de finance. Le montant de son revenu est une chose de peu d'importance lorsqu'on examine ses moyens de lutter avec la France. L'impossibilité où elle est de réparer avec promptitude une grosse perte en hommes, le manque de bons officiers, et les défauts de son organisation militaire, sont les points de comparaison les plus décourageans.

" La guerre, telle que l'ennemi la fait aujourd'hui, n'est pas principalement, comme autrefois, une question de finance, mais bien une question de population. C'es là aujourd'hui la grande ressource. On ne peut plus évaluer la force d'un état opposé à la France, que par l'étendue de son territoire, et par les facilités que ses institutions lui donnent de manier sa population. La premiere partie de cette évaluation est d'autant plus exacte, que plusieurs écrivains calculent qu'une population de six millions d'hommes, concentrés dans un petit espace, est égale à une de vingt quatre, répartis sur une grande surface. La vérité de cette observation s'applique surtout aux opérations militaires d'un pays qui fait une guerre défensive. Quiconque réfléchit sur la manière dont la population russe est disséminée, et songe à la nécessité où est le gouvernement russe d'entretenir une armée permanente dans l'intérieur, afin d'y maintenir la tranquillité, sentira la justesse des remarques qui précédent, et sera convaincu, que quelques subsides que pût fournir l'Angleterre à la Russie, celle-ci après quelques défaites un peu séveres, manquerait de troupes.

" L'éloignement de la Russie ne servira point à la protéger, lorsque les puissances intermédiaires auront été subjuguées. La France se précipitera alors sur ses frontieres, avec toute l'accession de force en nombre d'hommes, en argent et en influence, que lui procurera l'autorité illimitée qu'elle possédera sur les territoires adjacens. L'acquisition de la Finlande, de la Galicie, ou de quelque portion de la Turquie que Bonaparte, pour satisfaire l'aveugle ambition d'Alexandre, lui aurait promis, loin d'ajouter aux forces de la Russie, ne tendrait qu'à multiplier ses embarras en étendant ses frontieres, tandis que les Suédois, les Polonais, les Turcs, les Persans et même les Chinois, tous limitrophes de ce vaste empire, seraient mis en mouvement pour seconder les attaques de son

implacable ennemi. Durant la derniere guerre de la Russie, Bonaparte avait certainement le projet d'ériger un royaume de Pologne, sous son influence immédiate, afin de favoriser l'exécution de ses autres plans sur le Nord. Murat, le Roi de Naples actuel, devait tenir le nouveau sceptre. Le soir du jour où la victoire de Friedland fut annoncée à Paris, la Princesse Murat eut une nombreuse assemblée à son palais, où elle fut saluée Reine de Pologne par les fonctionnaires publics présens. La répugnance des Polonais et le consentement qu'Alexandre donna à la création du royaume de Westphalie, prévinrent l'exécution de ce plan. Il est assez curieux que dès 1745 les Français avaient formé un plan semblable. Une députation de Nobles Polonais fut envoyée de Varsovie à cette époque pour offrir au Prince de Conti les vœux du peuple pour son élection éventuelle à la couronne.*

" Les soumissions qu'Alexandre s'empressa de faire à Tilsit, et les événemens de la guerre qui se termina par la paix ignominieuse de ce nom, viennent à l'appui de ce que je viens de dire. Les représentations des officiers britanniques qui accompagnaient les armées russes, et particulierement celles de Lord Hutchinson, prouvent que les armées russes n'ont jamais été en état de lutter avec succès contre les forces des Français. Elles êtaient inférieures en nombre, elles manquaient d'officiers, d'union parmi les généraux, et d'un *commissariat* bien réglé, département qui, chez les Russes, est misérablement mal monté. Les préparatifs pour cette lutte sanglante étaient si chétifs que les troupes russes, sur leurs propres frontieres, eurent plus à souffrir que leurs ennemis de l'inclémence des saisons et de la rareté des provisions. Les plus clairvoyans et les plus expérimentés des officiers que je viens de citer, virent dès le commencement qu'il n'y avait de chance de succès, que dans les hasards de la fortune, dans les talens isolés de Benningsen, et dans le caractere courageux, hardi et persévérant du soldat russe. Ils ne virent jamais rien qui leur fit croire que les ressources du gouvernement russe pussent lui permettre de résister à plus d'une campagne malheureuse.

" Les divisions dans le cabinet russe, et la prépondérance d'une faction française à St. Pétersbourg qui domine aujourd'hui les conseils nationaux, constitue en outre une grande source de faiblesse. Le parti français a subjugué l'esprit d'Alexandre, en lui persuadant que ses moyens sont impuissans, et corrompu ses principes, en lui faisant des tableaux spécieux des avantages qu'il doit retirer de l'alliance de la France. L'opposition actuelle en Angleterre a assuré que ce qui avait éloigné le monarque russe de la politique britannique, c'était l'horreur que lui avait inspiré l'expédition contre Copenhague. Mais le témoignage de Lord Levison Gower a prouvé sans réplique que la rupture était décidée longtems avant cet événement, et qu'elle avait été amenée par la terreur que les armes françaises avaient inspirée, et par les espérances flatteuses dont Bonaparte avait bercé l'imagination d'Alexandre. La guerre inique que ce dernier a faite depuis cette époque contre la Suède et sa coopération avec Bonaparte lors de la derniere guerre contre l'Autriche, prouvent assez que les consciences ne sont pas tout-à-fait aussi scrupuleuses en Russie que l'opposition voudrait le faire croire."

* Politique de tous les Cabinets. Lettre du Comte de Broglie à Louis XVI, tom. 1.

Une des parties les plus intéressantes, et sans doute la plus utile de ce pamphlet, est celle où l'auteur réfutant toutes les exagérations que le gouvernement de Bonaparte publie, depuis dix ans, sur l'état prospere des finances de la France, sur les progrès des manufactures, sur le bonheur et l'aisance des individus, décompose les couleurs dont est enluminé ce tableau fantastique, et en présente un dont la réalité est aussi hideuse pour les observateurs politiques que la fiction de l'autre était séduisante, pour des hommes qui s'obstinent à vanter les talens uniques de Bonaparte pour l'administration. Tous les calculs que présente l'auteur, sont extraits de documens authentiques, et des rapports du Ministre des Finances lui-même, toutes ses conjectures dérivent des observations les plus justes, des principes les plus sages, et surtout d'une connaissance profonde de l'économie politique. Nous pouvons assurer, sans crainte d'être démentis, que ce pamphlet est le premier où la vérité présentée sans emphase, frappe par le seul secours de l'évidence, et éclaire par les seuls moyens de l'analyse.

"Lors de l'accession de Bonaparte au pouvoir, la France offrait dans son intérieur un tableau de misere et de ruine, qui n'a peut être pas d'exemple dans l'his oire. Pour se convaincre de cette vérité, il suffit de lire les rapports des préfets et les discours des fonctionnaires publics, qui ont été publiés depuis avec l'autorité de ce gouvernement lui-même. La tempête révolutionnaire avait balayé toutes ces institutions salutaires, ces branches de l'économie domestique que l'expérience a prouvé être les seuls moyens nutritifs d'un état, les seuls qui conviennent aux véritables intérêts de l'homme, dans ses relations politiques et sociales. Le chef actuel de la France ne reçut en héritage de ses prédécesseurs d'autres ressources, organisées systématiquement, ou susceptibles d'être employées sur le champ, que celles qui l'ont mis en état de répandre un déluge de calamités sur les autres peuples du continent, sans soulager celles de la nation qu'il gouverne. Le seul remede qui convint aux blessures de la France, était la paix ; seule elle pouvait produire un nouveau système d'habitudes, et établir la prospérité publique et particuliere sur sa véritable base, savoir, une population industrieuse se procurant avec facilité ses moyens de subsistance.

"On a beaucoup parlé des améliorations produites par les nouveaux dominateurs de la France, malgré les guerres continuelles et sanglantes dans lesquelles ils ont été engagés. Mais ceux qui connaissent les vrais principes de la législation, ne croiront jamais, malgré les témoignages les plus positifs, qu'un gouvernement constamment occupé de conquêtes étrangeres et d'agrandissemens personnel, aurait pu réussir dans quelques années à réformer tous les abus de l'administration intérieure dans un pays aussi étendu que la France. Ainsi donc on ne croira pas facilement ce qui a été si pompeusement avancé, qu'elle a été tirée d'un abime profond de souffrances et de miseres, pour jouir non seulement d'une condition supérieure à celle qu'autrefois elle avait dû à l'administration des Bourbons, mais encore à celle de toutes les autres nations européennes. De tous les phénomenes recueillis par l'histoire, celui-là serait sans doute le plus étonnant. Mais comme les erreurs dont le public est imbu ne se rectifient pas aisément, et que celle-ci conduirait à d'autres beaucoup plus dangereuses, je

me propose de consigner ici quelques observations détaillées sur l'état intérieur de la France, telles que je les ai recueillies il y a moins de deux années. Ce que je vais établir produira une conclusion toute opposée à l'assertion que je viens de citer. Le despotisme a toujours présenté le même aspect en quelque tems ou dans quelque pays qu'il ait existé.

" Ceux qui s'extasient sur le bonheur comparatif de la France sous la nouvelle dynastie, vantent beaucoup de prétendues améliorations introduites dsns le systême financier de ce pays. C'est sur cette partie de son économie domestique que je me propose en conséquence d'attirer votre attention. J'ai indiqué plus haut les rapports qui existent entre le caractere militaire et les ressources financieres du gouvernement français ; ce que je vais ajouter développera encore mieux cette connexion.

La dilapidation des finances avait fourni aux démagogues français un sujet fécond d'invectives contre l'ancien gouvernement. Un déficit, qui était loin d'être considérable, avait sans cesse été représenté par eux comme un mal auquel on ne pouvait rémédier que par un nouvel ordre de choses. Les ministres de Louis XVI s'étaient occupés avec beaucoup d'assiduité et assez de talent aux réformes qu'exigeait ce département ; et si on leur avait laissé continuer leurs travaux, ils n'auraient laissé aucun sujet de plainte à la nation. Pour justifier cette assertion, j'en appelle à l'ouvrage précieux de Necker sur les finances, que j'ai eu occasion de comparer aux états publiées par l'administration actuelle de la France. L'assemblée constituante avait sagement agi en détruisant les branches les plus odieuses du revenu public, et en purifiant ses autres sources. Mais dans tout le cours de la révolution, il n'y a pas même eu l'ombre d'un systême régulier, quoiqu'on ait dit et publié à ce sujet. Pendant six années, les recettes du trésor n'ont monté annuellement, suivant Ramel qu'à 15 millions sterling.

" Le même écrivain déclare avec emphase qu'il n'ose pas calculer jusqu'où allaient les dépenses. Les gouvernemens révolutionnaires ne se soutenaient pas seulement, eux et leurs armées, par des ruses et par la fraude, comme de *chevaliers d'industrie*, mais comme des voleurs de grand chemin, en volant à force ouverte. Rien ne présente un tableau plus curieux et plus étonnant que l'histoire des expédiens et des sacrifices au moyen desquels les finances de la république furent alimentées, et de la misere déplorable ainsi que de l'effrayante confusion qui en ont été le résultat.* Leur influence sur la morale publique a été aussi désastreuse que leur action sur les sources de la prospérité publique et particuliere.

" Lors de l'établissement du gouvernement consulaire, on annonça qu'il allait s'occuper immédiatement du soin de rétablir l'ordre dans les finances et de diminuer le fardeau des contributions. Bientôt se développa sous ses auspices un systême qu'on entoura de toute la solemnité des formes, et qui fut introduit avec les plus pompeuses promesses. Tandis que ces nouveaux chefs du gouvernement annonçaient avec ostentation ce qu'il ne se proposaient pas d'exécuter, savoir: la réduction des dépenses dès la premiere année, ils avaient soin de briser le seul frein qui eût retenu jusques-là le pouvoir exécutif dans l'administration du revenu public. . . . .

(La suite au numéro prochain.)

* Je renvoie le lecteur à ce sujet à l'ouvrage de Ramel: "Histoire des Finances de la République."

FERDINAND VII.

EXTRAIT DU MONITEUR DU 16 AVRIL.

Rapport du Ministre de la Police générale à l'Empereur.

J'ai fait connaître à V. M. que par un courrier extraordinaire, le sieur Berthemy, officier d'état-major, attaché au Prince Ferdinand, et commandant au château de Valençay, m'avait instruit de l'introduction dans le château d'un Baron de Kolli, se disant ministre d'Angleterre auprès du Prince Ferdinand, en sa qualité prétendue de Roi d'Espagne. Cet individu ayant été amené à mon ministere, je remets à V. M. 10. la lettre de M. Berthemy, annonçant l'arrestation et l'envoi du nommé Kolli; 20, copie de la lettre du Prince Ferdinand au sieur Berthemy, relativement à l'arrivée du nommé Kolli; 30. copie de l'interrogatoire subi par Kolli; 40, 50, et 60. copie de trois lettres dont Kolli était porteur. Deux de ces lettres sont adressées, par le Roi Georges, au Prince Ferdinand. Il y en a une en latin, Et enfin, une lettre de M. Berthemy, et une. du Prince Ferdinand, que je joins ici sous les Nos. VII et VIII.

J'ai fait arrêter le nommé Kolli. Il est tenu au secret au château de Vincennes, et j'attends les ordres de V. M. sur cette affaire. Les diamans et autres effets dont cet individu était porteur, sont déposés au ministere de la police générale.

(Signé) FOUCHE.

No I—*Copie de la Lettre adressée au Sénateur, Ministre de la Police générale, par M. Berthemy, pour lui annoncer l'Arrestation et l'Envoi à Paris de Kolli.*

Valençay, le 6 Avril, 1810.

Monseigneur,

J'ai honneur d'informer V. Exc. par un courrier extraordinaire, de l'événement qui vient d'avoir lieu à Valençay.

M. d'Amezaga, intendant de la maison des princes espagnols, vient de me prévenir, de la part de S. A. Prince Ferdinand, qu'un émissaire anglais s'était introduit dans le château. A l'instant, je me suis rendu chez le prince, que j'ai trouvé dans une grande émotion. "Les Anglais, m'a-t-il dit, ont fait bien du mal à la nation espagnole; sous mon nom, ils font encore couler le sang. Le ministere anglais, trompé lui-même par la fausse idée que je suis ici retenu de force, me fait proposer des moyens d'évasion; il m'a adressé un individu qui, sous prétexte de me vendre des objets d'art, devait me remettre un message de S. M. le Roi d'Angleterre."

J'ai eu bientôt découvert et arrêté cet émissaire, qui a déclaré se nommer le Baron de Kolli, Irlandais, ministre de S. M. le Roi d'Angleterre auprès du Prince Ferdinand; je le fais conduire en poste devant V. Exc. avec les papiers assez nombreux dont il était porteur; les interrogatoires que vous lui ferez subir feront, je n'en doute pas, connaître tous les détails de ses projets, et les complices qu'il peut avoir. D'après les premieres informations que j'ai prises ici, je dois croire qu'il s'y était rendu seul, et qu'il n'y connaissait personne.

Je crois, Monseigneur, devoir profiter de cette circonstance pour répéter à V. Exc. ce que j'ai déjà eu l'honneur de lui marquer. Le Prince Ferdinand est animé du meilleur esprit; il sent profondément que S. M. l'Empereur est son seul appui et son meilleur protecteur. Une profonde reconnaissance, le desir et l'espoir d'être déclaré fils adoptif de S. M. l'Empereur: tels sont les sentimens qui remplissent le cœur de S. A. et c'est dans de pareilles circonstances et au milieu même des fêtes brillantes par lesquelles le prince célébrait le mariage de LL. MM. et réunissait dans des banquets, au château de Valençay, tout ce que la province a de plus distingué, que le Baron de Kolli est venu apporter ses funestes et ridicules messages. Rien n'était assurément plus facile à prévoir que l'accueil qui lui a été fait.

Je prie V. Exc. de me faire donner un reçu détaillé des divers objets que je lui adresse.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) BERTHEMY.

No II—*Copie de la Lettre du Prince Ferdinand à M. Berthemy, Gouverneur du Château de Valençay, en Date du 6 Avril, pour l'informer de la Démarche faite par Kolli.*

Monsieur le gouverneur,

Un inconnu vient de s'introduire en ce palais, sous le prétexte de faire des ouvrages autour, et il a de suite osé faire a M. d'Amezaga, notre premier écuyer et intendant-général, la proposition de m'enlever de Valençay, de me remettre des lettres dont il est porteur, enfin de

conduire à sa fin le projet et le plan de cette entreprise affreuse.

Notre honneur, notre repos, la bonne opinion due a nos principes, tout était singulierement compromis, si M. d'Amezaga n'eût pas été à la tête de notre maison, et n'eût pas fait, en cette circonstance périlleuse, une nouvelle preuve de sa fidélité, de son attachement inviolable pour S. M. l'Empereur et Roi et pour moi. Cet officier, qui a commencé, Monsieur, par vous informer, au moment même, de l'entreprise dont il s'agit, m'en a donné connaissance immédiatement après.

J'ai voulu, Monsieur, vous faire savoir moi-même que je suis informé de cette affaire, et manifester itérativement, dans cette occasion, mes sentimens de fidélité inviolables pour l'Empereur Napoléon, et l'horreur que m'inspire ce projet infernal, dont je désire que les auteurs et les complices soient punis comme ils le méritent.

Agréez, Monsieur, les sentimens d'estime de votre affectionné.

(Signé) Le Prince FERDINAND.

P. S. A trois heures et demie, je vous prie de venir chez M. d'Amezaga.

Pour copie conforme.

(Signé) Le Chef d'Escadron BERTHEMY.

No. III. — *Copie de l'Interrogatoire subi par* Kolli, *au Ministre de la Police-générale.*

Le 8 Avril, 1810, a été amené au ministere de la police générale un individu arrêté à Valençay, le 6 Avril, lequel a été interrogé ainsi qu'il suit:

Demande. Quels sont vos noms, pronoms, âge, lieu de naissance, profession et domicile?

Réponse. Charles-Léopold Baron de Kolli, âgé de 32 ans, né en Irlande, ministre de S. M. le Roi George III, près le Prince des Asturies, Ferdinand VII.

D. A quelle personne vous êtes-vous adressé à Londres pour y proposer et faire accepter le projet qui vous a amené en France?

R. A. S. A. R. le Duc de Kent, qui en a parlé au Roi, son Pere; la chose a été ensuite traitée par le Marquis de Wellesley.

D. Quels sont les moyens mis à votre disposition pour exécuter cette entreprise?

R. Il m'a été remis, 1. une lettre de créance qui ne devait laisser aucun doute sur ma personne et ma mission auprès du Prince Ferdinand? 2. Deux lettres du Roi d'Angleterre pour ce prince, qui ont été trouvées dans mes papiers? 3. de faux imprimés de passeports, feuilles de routes, ordres des ministres de la marine et de la guerre, des timbres, cachets, griffe de la secrétairerie d'Etat, tous saisis lors de mon arrestation, et que j'avais portés avec moi pour faire connaitre au prince mes moyens; 4. les fonds dont j'avais besoin pour la dépense de l'entreprise: j'avais environ 200,000 francs, et éventuellement un crédit illimité sur la maison M'Culloch et Clansie de Londres; enfin, les bâtimens nécessaires, savoir: *l'Incomparable*, de 74, *la Dédaigneuse*, de 50; la goëlette *la Piquante*, et un brick. Cette flotte, avec des vivres pour cinq mois, attend mon retour sur la côte de Quiberon. Munis de ces moyens, et après avoir pris congé du Roi et de son ministre, le 24 Janvier, je partis de Londres le 26, pour me rendre à Plymouth, avec le Commodore Cockburn, qui était chargé du commandement de la flotte. M. Albert de Saint-Bonnel, à qui j'avais fait part de mon plan, resta à Londres pour attendre les passeports, feuilles de route, timbres, cachets, &c. qu'on fit faire de suite; une indisposition du Marquis de Wellesley retarda le départ de M. Saint-Bonnel; il ne vint me joindre qu'à la fin de Février: nous mimes à la voile peu de jours après. J'ai été débarqué sur la côte de Quiberon la nuit du 9 au 10 Mars.

D. Quelles précautions avez vous prises lors de votre débarquement pour soustraire aux recherches dont vous pouviez être l'objet les pieces qui auraient fait connaître le motif de votre voyage?

R. J'avais mis dans ma canne la lettre de créance dont je vous ai parlé; les deux lettres de S. M. le Roi d'Angleterre étaient cachées dans la doublure de mon habit; une partie des diamans était cousue dans le collet de ma pelisse et dans mes ceintures; M. de Saint-Bonnel était chargé de l'autre, et l'avait caché de même, et dans sa cravatte.

D. Avez vous eu avant votre départ de France pour l'Angleterre quelques relations à Valençay?

R. Aucune.

D. Après votre débarquement où vous êtes vous rendu?

R. A Paris; j'ai fait le voyage avec une des feuilles de route qui m'avaient été remises en Angleterre, et que j'avais remplie.

D. Etes-vous resté longtems à Paris?

R. Je me suis occupé de me procurer de l'argent, en réalisant les diamans que le Mar-

quis de Wellesley m'avait remis. J'ai fait acheter un cabriolet et un cheval de M. de Couvert, rue des Filles-Saint-Thomas, hôtel d'Angleterre. M. de Saint-Bonnel avait acheté deux chevaux de personnes dont je ne me rappelle pas les noms; il a dû, depuis mon départ pour Valençay, en acheter un de Franconi et en faire acheter un autre chez la Princesse de Carignan.

D. Comment vous êtes-vous introduit dans le château de Valençay?

R. Je me suis présenté au château comme ayant des objets curieux à vendre, &c. J'espérais par ce moyen pouvoir remettre au prince les lettres dont j'étais chargé, lui exposer tous mes moyens, obtenir son consentement. Je n'ai comuniqué qu'avec le Prince D. Antonio et l'intendant. Le Prince Ferdinand a refusé m'entendre et de rien recevoir; j'ai même de croire, d'après l'étrange accueil qui a eté fait à ma proposition aussi glorieuse, qu'il a fait prévenir le gouverneur du château, et que c'est d'après cet avis que j'ai été arrêté.

D. Quels moyens aviez-vous disposés pour conduire le Prince Ferdinand à la côte, dans le cas où il aurait consenti à vous y suivre?

R. Ma premiere apparition à Valençay avait pour but de faire connaître mon projet au prince, de convenir avec lui, s'il l'avait accepté, d'un jour fixe auquel je serais revenu le prendre, et de suite j'aurais été à la côte prévenir de ce jour le commandant de ma flotte; je serais revenu à Paris pour me procurer les hommes et les chevaux dont j'aurais eu besoin pour les relais à établir sur la route. Le soir du jour convenu, le prince serait sorti de son appartement, et avec les chevaux disposés sur la route, nous aurions été déjà fort éloignés de Valençay quand on s'y serait aperçu de son départ.

D. Où aviez-vous le projet de conduire le prince après son embarquement?——*R.* L'intention du marquis de Wellesley était qu'il fût conduit en Espagne: le Duc de Kent avait désiré qu'il fût de suite transporté à Gibraltar; mais ce parti me répugnait; c'eût été réellement le mettre dans une prison: mon intention était de lui proposer de choisir l'endroit où il voulait se rendre, et de l'y conduire; car on m'avait assuré que le commandant Cockburn avait ordre de suivre mes directions.

D. Quelles sont les personnes que vous deviez employer?——*R.* Le sieur Saint-Bonnel est le seul qui ait eu connaissance de mon projet je ne me serais occupé de chercher des personnes pour concourir à son exécution que lorsque j'aurais été assuré des dispositions du prince Ferdinand; le nombre n'en devait être que peu considérable.

D. Connaissez-vous les environs de Valençay et les pays que vous deviez parcourir?—*R.* Je ne connais aucun de ces pays; mais des cartes excellentes que j'ai achetées à Paris, à mon arrivée, m'auraient procuré des indications suffisantes.

D. Quel motif avait pu vous déterminer à former un pareil projet?——*R.* Il m'avait paru honorable.

D. Reconnaissez vous le paquet que je vous représente?——*R.* Je le reconnais: il contient les papiers, timbres, cachets et autres objets dont je vous ai déjà parlé, et qui ont été saisis lors de mon arrestation.

Et de suite le sieur Kolli a paraphé les papiers.

Lecture, etc.

(Signé) KOLLI.

Pour copie conforme,
Le ministre de la police générale,
DUC D'OTRANTE.

No. IV—*Lettre en Latin du Roi Charles* IV, *adressée au Roi d'Angleterre, en* 1802.—(Elle avait été remise à Kolli avec une apostille du marquis de Wellesley, pour lui servir de titre de créance auprès du prince Ferdinand.)

Au revers de cette lettre est écrit ce qui suit de la main du marquis de Wellesley.

Le soussigné, principal secrétaire d'Etat de S. M. B. pour le département des affaires étrangeres, atteste que cette lettre est véritablement la même que S. M. C. le roi Charles IV adressa à S. M. B. le roi Georges III, sur l'événement du mariage du prince des Asturies, actuellement le roi Ferdinand VII. Cette piece authentique est confiée aux personnages qui auront l'honneur de la soumettre aux yeux de S. M. C. Ferdinand VII, pour vérifier leur mission."

Downing St. ce 26 Février 1810.

(Signé) WELLESLEY.

No. V—*Lettre du Roi Georges* III, *et signé-*

de sa Main, au Prince Ferdinand, dont était chargé Kolli.

Monsieur mon frere,

Il y a long-tems que je cherche l'occasion de remettre à V. M. une lettre signée de ma propre main, pour lui faire parvenir les sentimens du vif intérêt et de la profonde douleur que je ne cesse d'éprouver depuis que V. M. est éloignée de son royaume et de ses fideles et bons sujets. Nonobstant la violence et la cruauté dont l'usurpateur du trône de l'Espagne accable la nation espagnole, ce doit être une grande consolation pour V. M. que de savoir que son peuple conserve toujours sa loyauté et son attachement envers la personne de son roi légitime, et que l'Espagne fait des efforts continuels pour maintenir les droits de V. M. et pour rétablir l'indépendance de la monarchie. Les ressources de mon royaume, mes flottes et mes armées, ne cessent d'aider les sujets de V. M. dans cette grande cause, et mon allié, le prince régent de Portugal, y a contribué avec tout le zele et toute la constance d'un fidele ami.

Aux bons sujets de V. M. ainsi qu'à vos alliés, il ne manque que la présence de V. M. en Espagne, où sa personne ne pourrait qu'inspirer une nouvelle énergie.

Ainsi, avec toute la franchise de l'amitié et de l'alliance qui me lie aux intérêts de V. M. je la prie de réfléchir sur les moyens les plus sages et les plus efficaces, pour s'arracher aux indignités qu'elle éprouve, et pour se montrer au milieu d'un peuple qui ne respire qu'un sentiment universel pour le bonheur de V. M. et pour sa gloire.

J'ajoute à cette lettre une copie de celle de créance que mon ministre en Espagne doit présenter à la Junte centrale, qui y gouverne au non et par l'autorité de V. M.

Je prie V. M. de ne pas douter de ma véritable amitié, étant avec l'attachement le plus invariable,

Monsieur mon frere,

Votre bon frere,

(Signé) GEORGE R.

Par ordre de S. M.

(Signé) WELLESLEY.

Au palais de la Reine, à Londres, de 31 Janvier 1810.

No. VI—*Lettre en Latin du Roi Georges III au Prince Ferdinand, dont était chargé Kolli.*—(Elle était sous la même enveloppe que celle No. II)—En voici la traduction:

George III, par la grace de Dieu, Roi de la Grande-Bretagne, Defenseur de la foi, duc de Brunswick et de Lunenbourg, prince-électeur, etc. au sérénissime et très-puissant prince seigneur, Ferdinand VII, roi catholique des Espagnes, des Deux-Siciles et des Indes, notre frere et bien-aimé cousin, salut.

Sérénissime et très-puissant Prince, frere et bien-aimé cousin,

L'objet principal de nos vœux et de notre sollicitude étant d'entretenir et augmenter, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, l'ancienne amitié heureusement rétablie entre nos couronnes, n'ayant rien de plus à cœur que de faire refleurir par des avantages réciproques le commerce, qui de tout tems a été si utile aux sujets des deux nations, et surtout de conduire à une heureuse fin, par des efforts combinés, la guerre que nous soutenons contre l'ennemi commun, nous avons résolu d'envoyer à la cour de V. M. un personnage non moins distingué par les qualités de son esprit que par la noblesse de sa naissance, chargé de notre part, de porter à V. M. l'expression des sentimens dont nous sommes pénétrés pour sa personne.

A cette fin nous avons choisi notre féal et amé conseiller Henri Wellesley, noble écuyer, et l'avons revêtu du caractere de notre envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, persuadé que ce choix ne pourra être qu'agréable à V. M. Il nous reste à la prier d'accueillir favorablement notre envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, et a recommander V. M. et sa maison royale à la divine Providence, pour qu'elle daigne les sauver de tous périls.

A notre palais royal de Windsor, le 3 Janvier 1810, la 50me année de notre regne,

De V. M. le bon frere,

GEORGE R.

Pour copie conforme,

WELLESLEY.

No. VII—*Extrait d'une Lettre de M. Berthemy à S. Ex. le Ministre de la Police Générale.*

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. Exc. que le 25 Mars dernier, LL. AA. RR. les Princes d'Espagne me firent l'honneur de me communiquer par M. d'Amezaga, leur premier écuyer, des notes par lesquelles LL. AA. me manifestaient qu'elles avaient à cœur d'exprimer la joie vive et pure que leur faisait éprouver le mariage de S. M. l'Empereur et Roi avec S. A. I. et R. Madame Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche ; et, dans cette occasion, de donner des témoignages éclatans de l'amour et de l'attachement parfaits qu'elles ont voués à la personne du grand Napoléon.

Le 1er. Avril, à six heures du matin, une décharge d'artillerie a annoncé le jour de cette fête solennelle. A huit heures, il y a eu parade dans la premiere cour du château. A dix heures, je me suis rendu, avec le premier écuyer de LL. AA. et les autorités civiles de Valençay, à l'église de cette ville, dans trois magnifiques voitures. Les habitans s'y étaient rendus en foule. La garnison formait une double ligne du portail à l'autel. La grande messe et le *Te Deum* ont été chantés en musique. Le très-saint-sacrement a été exposé, et l'office divin a été terminé par des prieres pour LL. MM. II. et RR. Sur mon passage et à l'église, on n'a cessé de crier *vive l'Empereur ! vive l'Impératrice !* avec le plus grand enthousiasme.

Le cortége s'est rendu de l'église de Valençay à la chapelle du château. L'aumonier de LL. AA. a officié ; un *Te Deum* a été chanté en musique. Avant de quitter la chapelle, le prince Ferdinand s'est tourné vers les assistans, et a crié à plusieurs reprises *vive l'Empereur ! vive l'Impératrice !* Nous avons aussi répété ces cris avec allégresse et enthousiasme.

A une heure, j'ai reconduit, accompagné du premier écuyer de LL. AA. les princes, dans leurs appartemens. A une heure et demie, j'ai fait exécuter quelques manœuvres devant LL. AA. A quatre heures, je me rendis, avec M. le préfet de Loir et Cher, dans le premier salon, ayant été invités avec LL. AA.

Les santés suivantes ont été portées :

Le Prince Ferdinand. A nos augustes souverains le grand Napoléon et Marie-Louise, son auguste épouse.

Le Prince Charles. Aux deux familles impériales et royales de France et d'Autriche.

Le Prince Antoine. A l'heureuse union de Napoléon-le-Grand et Marie Louise.

M. d'Amezaga a offert de la part de LL. AA. à chacun des officiers de la garnison une montre à répétition. Les sous-officiers de la garnison ont reçu six francs comme gratification, et les soldats 3 francs. Le Prince Ferdinand a en outre ordonné une dot de 600 fr. pour la fille du canton la plus vertueuse et la plus pauvre. LL. AA. ont pareillement ordonné de faire habiller à leurs frais, huit garçons et huit filles, lors de leur premiere communion, à Pâques prochain.

A six heures, a eu lieu le banquet des officiers de la maison, présidé par M. le premier écuyer, auquel avaient été invitées les autorités civiles et autres personnes marquantes. A 7 heures, les princes me firent demander pour les accompagner dans la salle du banquet. Des santés furent portées en leur présence, et LL. AA. y applaudirent avec beaucoup d'enthousiasme.

Dans cette salle était le portrait de S. M. l'Empereur et Roi, richement et élégamment décoré.

A huit heures, j'eus l'honneur d'accompagner LL. AA. pour voir les illuminations. Tout le château, le parc et les trois cours, au moyen de 8 à 9000 lampions, produisaient un bel effet. Le peuple n'a cessé de crier *vive l'Empereur ! vive l'Impératrice !*

A huit heures et demie, LL. AA. se sont rendues dans la petite galerie, où toutes les personnes invitées les attendaient. Un très beau feu d'artifice a été tiré. Le peuple a ensuite pénétré dans la seconde cour où on lisait cette inscription, placée sur la principale porte d'entrée :

A S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie.

A son auguste Epouse, Marie-Louise, d'Autriche.

Les Princes d'Espagne : Ferdinand, Charles, Antoine.

No. VIII.—*Copie de la Lettre adressée par le Prince Ferdinand à M. le Chef d'Escadron* Berthemy, *Gouverneur de Valençay.*

Valençay, le 6 Avril, 1810.

Monsieur,

Désirant conférer avec vous sur divers objets qui m'occupent dès longtems, je vous prie de venir, à trois heures après-midi, chez M.

d'Amezaga, notre premier écuyer. Cette personne jouit seule de notre confiance entiere et justement méritée depuis longtems, à cause de sa conduite excellente sous tous les rapports, et de la connaissance parfaite qu'il possede de nos affaires, lesquelles il a toujours dirigées à notre grande satisfaction et à notre avantage.

M. d'Amezaga, qui, de ma part, a eu l'honneur de vous parler des objets susdits et d'autres qui nous concernent, m'a dit que vous en êtes à présent informé. Ainsi, Monsieur, notre conférence sera courte, et ne vous détournera pas de vos affaires.

Ce qui m'occupe maintenant est pour moi du plus grand intérêt. Mon premier désir est de devenir le fils adoptif de S. M. l'Empereur notre auguste souverain. Je me crois digne de cette adoption, qui serait véritablement le bonheur de ma vie, par mon amour et mon attachement parfaits pour la personne sacrée de S. M. comme par ma soumission et mon obéissance entiere à ses intentions et à ses ordres. Je désire, en outre, bien ardemment, sortir de Valençay, parceque cette résidence, qui n'a rien que de triste pour nous, ne nous convient d'ailleurs sous aucun rapport.

J'aime à me confier dans la grandeur des procédés, dans la bonté généreuse de S. M. I. et R. et à croire que mes vœux les plus ardens seront bientôt remplis.

Agréez, &c.

(Signé) FERDINAND.

Pour copie conforme:

BERTHEMY.

VARIÉTÉS POLITIQUES.

Illuminations de Paris.

La ville de Paris présentait, dans la soirée du 2 Avril, un spectacle unique, et tel que l'imagination la plus romanesque pourrait à peine s'en former une juste idée. Les maisons bourgeoises, les hôtels, les palais et les églises semblaient rivaliser d'éclat, et brillaient de feux de toutes les couleurs. Jamais l'art de l'illumination n'avait été porté si loin; jamais on n'avait vu ni plus de magnificence dans les jeux de théâtre, ni plus de goût dans les décorations. Les tours des églises étaient presque toutes surmontées de pots de feux, d'étoiles et de cometes qui semblaient être suspendues dans les airs. Les hôtels des grands dignitaires de l'Empire, des ministres, des ambassadeurs d'Autriche et de Russie, de M. le duc d'Abrantès, gouverneur de Paris, &c. étaient décorés avec un goût extraordinaire. Mais rien n'égalait le coup d'œil de la place de la Concorde, entourée d'orangers en feu, et terminée sur tous les points par les superbes décorations des Tuileries, des Champs Elisées, du palais du Corps Législatif, du Garde-Meuble et du Temple de la Gloire. Le palais du Corps Législatif figurait le temple de l'Hymen. Le transparent du fronton, composé pour le moment, et qui n'est pas celui que l'on exécute en pierre, représentait la Paix unissant les augustes époux. A leurs côtés étaient deux génies portant sur des boucliers les armes des deux Empires. Derriere les deux époux, le peuple, figuré par des groupes de magistrats, de guerriers et de femmes, s'empressait de leur offrir des couronnes. Aux deux extrémités du tympan étaient représentés les fleuves de la Seine et du Danube, autour desquels se groupaient des enfans, emblême de la fécondité. Audessus du génie de la Paix, on remarquait l'emblême de la Sagesse, entourant le chiffre de Napoléon et de MarieLouise.

Les douze colonnes du péristyle étaient illuminées, ainsi que le grand perron au-dessous: onze lustres étaient suspendus entre ces colonnes. Les statues en pierre de Colbert, Sully, l'Hôpital et d'Agueseau, ainsi que celles de Minerve et de Thémis, qui ornent les côtés du péristyle, etaient éclairées. L'illumination du pont de la Concorde, qui

faisait partie de cette décoration, formait une sorte d'avenue au temple de l'Hymen. Les socles de chaque extrémité de ce pont portaient chacun un obélisque. Entre ces obélisques et sur les deux côtés du pont, s'élevaient 80 colonnes, surmontées chacune d'une étoile et entourées de guirlandes de verres de couleurs en spirales. Du sommet d'une colonne à l'autre, s'étendait une guirlande de feu qui les liait ensemble. L'église de la Madeleine représentait le temple de la Gloire, en feux éclatans. Entre les temples de l'Hymen et de la Gloire, on ne pouvait se lasser d'admirer le Garde-Meuble et l'hôtel de la Marine; on eut dit deux palais d'or, enrichis de pierres précieuses, et ciselés avec autant de goût et de délicatesse qu'une piece d'orfévrerie. Le palais et le jardin des Tuileries rappelaient l'image de ces jardins de féérie, décrits dans les contes orientaux.

L'hôtel de la Monnaie était, après celui de la Marine, un des plus brillans de Paris. Toute l'architecture de l'avant-corps était répétée par des bâtis de menuiserie couverts de lampions très-serrés. L'entablement était décoré de guirlandes couronnées d'étoiles; chaque entre-colonnement était orné d'un lustre en lanternes. Les arcades, les croisées, les balcons, les plinthes, bandeaux et corniches étaient vivement dessinés en lampions; les devans étaient éclairés par des ifs riches et nombreux. Cet ensemble produisait un effet majestueux et très-brillant, qu'on ne pouvait se lasser d'admirer du quai de l'Ecole et du Pont-Neuf.

La coupole du dôme de Sainte-Genevieve était éclairée d'une maniere très-ingénieuse, toutes les côtes étaient prononcées sur les deux arrêtes, par un double rang de terrines. Entre ces côtes étaient des aigles, et plus haut des chiffres agréablement dessinés en verres de couleurs. L'attique, au-dessus de l'ordre, était décoré de forte guirlandes, attachées à des flambeaux de l'Hymen: le péristyle du dôme était éclairé par des lustres dans les entre-colonnemens, ce qui laissait très-artistement détacher les colonnes en brun sur un fond très-brillant. Les soubassemens, corniches et entablemens étaient bordés de cordons serrés de terrines. La petite lanterne réunissait un grand foyer de lumiere, et était surmontée d'un grand trépied représentant l'autel de l'Hymen, où brulait une composition bitumineuse qui jetait un feu considérable. Cette illumination peut être considérée comme l'une des plus ingénieuses, des plus difficiles d'exécution, et des plus brillantes de Paris. On distinguait à l'Observatoire, une étoile immense placée à une haute élévation au-dessus de la plate forme. Cette étoile, isolée sur un ciel noir, paraissait, par les variations des verres de couleurs qui la composaient, de relief dans ses huit rayons, et aussi brillante que le soleil au centre de réunion de ses rayons. Deux cordons de lampions très-serrés autour de tout le monument, servaient de soubassement à cette décoration analogue à l'édifice.

Le palais du Sénat était éclairé seulement sur le côté de la rue de Tournon, mais d'une maniere aussi riche que noble, sur une charpente placée en avant de l'architecture, et qui en dessinait tous les corps. La petite coupole n'était pas éclairée en côtes comme le Panthéon, mais en zônes horizontales, ce qui en formait une calotte de feu, qui couronnait très-agréablement cette décoration.

Il y avait aux fêtes du mariage à

Vienne un luxe de diamans et de parure auquel on ne se serait pas attendu à la suite d'une guerre aussi dispendieuse, Il y a eu constamment douze salles de danse ouvertes au public.

On va construire à Vienne un nouveau théâtre sur l'esplanade du faubourg St. Joseph. Il sera bâti sur le modele de celui de Milan ; un grand ruisseau le traversera, et servira aux représentations à grand spectacle. On a déjà acheté le terrain nécessaire, et on démolit les maisons qui s'y trouvent en ce moment. On croit que sa construction coutera trois millions de florins.

La cérémonie de la remise de la Princesse Marie-Louise eut lieu dans un bâtiment construit à cet effet au-delà de Braunau, composé de trois appartemens. Celui de l'est était surmonté du drapeau Autrichien, celui de l'Ouest du drapeau Français. L'Impératrice se rendit d'abord dans l'appartement autrichien, quitta le costume et la coiffure de la cour de Vienne et y revêtit un habillement magnifique qui lui avait été envoyé de Paris. Elle alla de là dans l'appartement du milieu, où la remise s'effectua avec la plus grande solennité. Elle se rendit ensuite dans l'appartement français, et continua immédiatement après son voyage à Braunau.

Sa Majesté l'Empereur d'Autriche s'était dabord proposé de nommer, à l'occasion du mariage de l'Impératrice Marie-Louise, un certain nombre de nouveaux chevaliers de l'ordre de la Toison-d'Or ; mais elle s'est enfin décidée à ne donner cette récompense qu'au Comte de Metternich, son ministre des affaires érrangeres, en considération des services éminens que dans diverses circonstances, il a rendus à la monarchie autrichienne, et de la mission importante qu'il va remplir, dit-on, près de la cour de Londres. Conformément à l'usage reçu dans ces cérémonies, le Prince de Metternich, qui remplissait provisoirement les fonctions de doyen de l'ordre, alla chercher son fils à la porte de la salle, où les chevaliers étaient réunis, et au moment de la collation le conduisit devant le trône impérial, en présentant peu après à S. M. sur un écusson, la grande chaîne de l'ordre que S. M. suspendit au cou du nouveau chevalier.

On croit que l'Archiduc Charles ne tardera pas à faire un voyage à Paris, et qu'il y accompagnera l'Empereur son frere.

Toutes les personnes, disent les journaux français, qui ont le bonheur d'approcher l'auguste princesse qui est montée sur le trône de France, s'accordent depuis long-tems à rendre hommage aux qualités aimables et brillantes qui la distinguent. S. M. reçut de la nature les dons les plus rares, qu'une heureuse éducation a développés. Elle possede, outre sa langue maternelle qu'elle parle dans une perfection peu commune parmi les princesses d'Allemagne, les langues française, italienne et anglaise, et a fait une étude du latin. Elle chante et s'accompagne sur le piano de maniere à ravir, brode et dessine avec un rare talent. Toute sa personne porte l'empreinte de la bonté, de la grace, de la majesté.

De grands préparatifs se font dans le Champ-de-Mars, cet immense cirque qui peut contenir toute la population de Paris. Banquets, concerts, carrousels, jeux de toute espece, voilà ce qui doit entrer dans la composition de cette fête. On sait que depuis Louis XIV, on n'avait point

donné le magnifique spectacle d'un *Carrousel.* Chacun apporte en ce moment le tribut de ses idées pour rendre plus facile et plus brillante l'exécution de ces jeux pour lesquels nos ancêtres avaient un goût de prédilection.

EPIGRAMME.

Si l'Empereur faisait un . . . .
Geoffroi dirait qu'il sent la rose,
Et le Sénat aspirerait
A l'honneur de prouver la chose,

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Par le brig Camilla arrivé au Lazaretto en 45 jours de Cadix, nous avons reçu des nouvelles de cette place qui vont jusqu'au 21 de Mai. Il ne parait pas que les Français aient faits aucun progrès depuis la prise du fort de Matagorda. L'île de Léon n'avait point encore été attaquée.

Junot s'est emparé de la ville d'Astorga sur les frontieres d'Espagne et de Portugal après lui avoir livré deux assauts sanglans dans lesquels il perdit un nombre prodigieux d'hommes.

Bonaparte a retiré le commandement de plusieurs de ses généraux en Espagne et les a remplacé par d'autres. On voit par ces divers changemens que Napoléon est obligé de jouer de son reste pour subjuguer cette pauvre Peninsule qu'il ne subjuguera pas, et où il pourrait bien finir par envoyer Ferdinand VII régner, après avoir fait périr un million d'hommes de diverses nations pour la plus absurde comme la plus criminelle des entreprises.

Il doit partir sous peu une frégate d'Angleterre pour les E. U. dans laquelle M. Jackson s'en retournera.

LE QUATRE DE JUILLET.

Ce jour à jamais mémorable qui a fixé pour toujours les destinées de cette partie de l'Amérique, a été célébré avec la plus grande pompe et la plus grande magnificence dans cette ville, qui a eu l'honneur de renfermer dans son sein les patriotes et les héros qui ont déclaré l'indépendance des Etats-Unis. Le manque de place nous oblige à renvoyer au numéro prochain l'insertion de quelques uns des *toasts* les plus patriotiques donnés par nos AMIS.

☞ L'Editeur de l'Hémisphère se trouve dans la dure nécessité de se plaindre de la conduite outrageante et indigne de plusieurs de ses abonnés, qui, non content de refuser le payement légitime du montant de leur souscription, ont encore l'effronterie de le menacer de tout le poids de leur vengeance.

Ces messieurs sont prévenus que s'ils ne changent de conduite envers nous, nous serons forcé, en dépit de notre modération, d'insérer dans notre journal le nom de quelques uns des plus illustres d'entre eux, en y joignant un léger esquisse des saillies brillantes, des tournures d'expressions fines et délicates avec lesquelles ils prétendent tourner en ridicule l'Editeur et son Journal. Nous n'avons aucun doute qu'un pareil exposé ne pourrait que tendre à augmenter la haute idée que le public et leurs amis doivent avoir formé sur la nature de leur éducation, qui, sans contredit, a été soigneusement cultivée, tant dans la partie scientifique que dans celle qui est relative à la politesse.

*** Le changement de domicile et la difficulté que l'on éprouve pour se procurer des Imprimeurs en état de travailler passablement le français et quelques autres incidents hors de notre pouvoir de prévoir, qui ont retardé la publication de ce numéro au jour marqué, nous oblige encore une fois à avoir recours à l'indulgence de nos abonnés. Le prochain numéro sera publié précisément Samedi au matin, le 21 du présent mois. Moyennant les arrangemens que l'Editeur a pris, il se flatte que ce sera la derniere apologie qu'il aura à faire de cette nature. Aussitôt après la publication du prochain numéro, le Journal sera régulierement publié tous les Samedis au matin de chaque semaine.

Le prix de L'Hémisphère est de Dix Piastres par an, payables d'avance.

PHILADELPHIE—IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. J. NEGRIN.